

depuis trois mois arrêtaient très souvent ces courriers partant de Foggia.

Hollande.

On écrit de La Haye, le 8 juillet à la Gazette d'Augsbourg :

Des nouvelles de Batavia, qui vont jusqu'au 31 mai, annoncent que le vapeur de guerre hollandais *Raich* a détruit une flotte de pirates et a délivré 92 esclaves. Un officier de marine a été tué dans le combat. Les nouvelles du Banjerinaking sont satisfaisantes; l'ordre et la tranquillité se rétablissent peu à peu dans le peuple.

On mande d'Amsterdam, 12 juillet :

Le projet de loi sur l'abolition de l'esclavage dans nos colonies, qui vient d'être adopté par 49 voix contre 11 dans la seconde Chambre des Etats généraux, fixe à 300 florins (640 fr.) l'indemnité que notre Gouvernement doit payer sans distinction, ni d'âge ni de sexe, pour chaque esclave. A partir du 1^{er} juillet 1863 il n'y aura plus que des hommes libres dans nos colonies.

Turquie.

On écrit de Constantinople, 9 juillet :

Chacun peut prévoir ce que l'avenir réserve à la question serbe et à celle du Montenegro. Les ministres de la Porte continuent pourtant à se bercer d'illusions et à se plaindre dans je ne sais quels rêves fantastiques de prédominance et de conquête. Sur ces deux questions; ils sont décidés à pousser jusqu'au bout les choses et à ne céder sur aucun point. La diplomatie turque a des ressources qu'elle compte mettre en jeu au moment qu'elle jugera propice.

Une éclatante suffit pour mettre de nouveau le feu dans Belgrade. Quelque désir que le prince Michel ait de prévenir une explosion, il ne dépend plus de lui de pouvoir contenir la nation. Néanmoins, il ne se décourage pas et donne chaque jour des preuves des bonnes dispositions dont il est animé.

La situation n'a point changé à Belgrade et l'attitude de la population musulmane ne s'est point modifiée. Malgré l'arrivée et peut-être à cause de la présence du commissaire ottoman dans cette ville, les Turcs n'ont pas voulu mettre bas les armes; ils continuent à menacer et à provoquer les Serbes. Ceux-ci sont donc obligés de se tenir sur la défensive et il découle de là une situation qui n'est pas faite pour tranquilliser.

Mexique.

Le Phare de la Loire reçoit de son correspondant particulier, qui se trouve en ce moment à la Vera-Cruz, une lettre dont il convient d'accueillir avec réserve les renseignements.

Si les malheureux événements dont parle le Phare n'ont pas l'importance que l'on redoute on doit souhaiter qu'ils soient promptement démentis.

J'ai laissé partir le courrier anglais du 30 mai sans vous écrire, quoique j'eusse à vous transmettre plusieurs nouvelles importantes; mais ce jour-là je n'étais pas aux nouvelles, j'étais tout entier au *comito*, non que l'on donne ici à cette affreuse maladie que nous a peccos *fièvre jaune* et qui n'épargne aucun étranger qui vient habiter une ville quelconque du littoral du golfe du Mexique.

Plus heureux que presque tous mes compagnons de voyage arrivés avec moi par la *Louisiane*, j'en suis quitte pour la peur, la souffrance et les frais; car je suis aujourd'hui en pleine convalescence, et quoique je n'aie pas encore la tête et la main bien solides, je vais reprendre le récit des événements qui se sont accomplis dans le pays depuis ma dernière lettre.

A cette date on disait déjà que notre petit corps d'armée avait éprouvé un échec devant Puebla; mais, comme il n'était pas possible de se procurer des données positives à ce sujet, je n'ai pas voulu m'en faire l'écho de vos colonnes. Depuis lors, vous le savez déjà, cette malheureuse nouvelle s'est trop bien confirmée.

Nous devons cet échec et la mort de six cents de nos braves à notre cher allié Almonte, qui avait juré au général Lorenz que s'il était ménagé des intelligences dans la place par l'intermédiaire de son ancien ami le général Negrete, dont il prétendait avoir acheté la trahison par une forte somme, comptée d'avance et puisée, dit-on, dans les coffres étrangers. Negrete prit la somme et continua à servir son parti loyalement. Nos soldats vinrent trois fois à l'assaut, mais, toujours repoussés, ils furent obligés de se replier sur Orizaba, où ils se sont retranchés en attendant des renforts de France. Cette affaire a appris au général Lorenz quel compte il doit tenir du concours d'Almonte et consorts.

Le courrier anglais a emmené un aide-de-camp du général Lorenz et un secrétaire de M. de Saligny, chargés l'un et l'autre de dépêches pour France; on dit que ces dépêches sont loin d'être d'accord sur bien des points importants.

Le général Douay, arrivé sur la Seine, est allé rejoindre le corps expéditionnaire d'Orizaba avec une escorte de 250 hommes, qui n'ont rencontré aucun ennemi sur leur route; mais deux convois de munitions et vivres, expédiés depuis, n'ont pas été aussi heureux: ils ont été attaqués l'un et l'autre presque en sortant de Vera-Cruz et dans le même endroit par les guérillas, qui en ont pris ce qu'il leur convenait, notamment les mulets, et ont brûlé le reste.

Le dernier de ces convois, parti d'ici le 9 juin, portant quinze charriots de munitions et une grande quantité de vivres, était escorté par une trentaine de Français et les soldats de nos alliés, les généraux Galvez et Marquez.

Arrivé à trois kilomètres au-delà de la Tejeria, les guérillas l'attaquèrent. Au premier choc, le premier soin de nos braves alliés fut de s'enfuir. Une vingtaine de Français tombèrent sous les balles ennemies, et les dix autres, faits prisonniers, furent attachés avec des chaînes aux charriots de poudre, auxquels on mit le feu. Nos infortunés compatriotes ont donc été brûlés deux vivants, et, chose plus horrible encore, deux cantinières d'un régiment de zouaves, qui étaient parmi les prisonniers, ont subi le même sort.

On a trouvé tous ces cadavres entièrement carbonisés. Quelques conducteurs de chariots et un commerçant français ont seuls trouvé grâce devant les brigands et ont été les témoins oculaires de cette épouvantable scène.

Le petit navire mexicain *Constitution*, monté par des Mexicains, étant allé sur la côte pour faire reconnaître l'autorité d'Almonte, a été reçu à coups de fusil par les habitants, qui ont tué ou blessé la majeure partie de l'équipage. Il vient de rentrer à Vera-Cruz.

Ces petits succès ont enhardi les Mexicains au point qu'ils osent tout maintenant contre nous. Il y a deux jours, ils ont volé sept chevaux appartenant à l'état-major, à la porte de la ville, à une portée de pistolet d'une caserne. On craint même qu'ils ne se réunissent en nombre et n'attaquent les cinq mille hommes qui sont à Orizaba, auxquels il serait impossible d'envoyer des secours, les routes étant toujours infestées de bandes nombreuses de guérillas.

Je termine ma lettre par le fait qui a produit ici le plus de bruit et causé la plus pénible impression. Almonte, à qui on a donné, comme vous le savez, le titre de président provisoire de la république, vient de créer un papier-monnaie ayant cours forcé. Quand le décret a été affiché, tous les magasins, boutiques, cafés, hôtels, ainsi que les grosses maisons de commerce se sont fermés.

L'autorité a été obligée d'intervenir pour faire ouvrir les maisons qui vendent les objets de première nécessité; les autres continuent de rester fermées. Cette affaire cause le plus grand préjudice à notre commerce.

A Mexico, l'avocat Ortega, homme d'un talent supérieur et d'une grande énergie, vient d'être nommé président de la suprême cour. D'après la constitution, le président de la suprême cour remplace de droit le président de la république en cas de décès ou de démission, et c'est à ce point de vue que la nomination d'Ortega à ce poste est très significative.

P. S. Le courrier va partir. J'apprends qu'un corps considérable de Mexicains marche sur Vera-Cruz. On débarque des marins. Une attaque paraît imminente.

Une lettre de Mexico du 7 juin donne des nouvelles de cette ville, dans laquelle il régnait une très vive inquiétude. Les autorités avaient voulu faire signer aux étrangers une déclaration portant que jamais ils n'avaient été l'objet de vexations d'aucun genre, de la part du Gouvernement du président Juárez.

La plupart des étrangers se refusaient

de signer une pareille déclaration, entièrement contraire à la vérité. La même mesure allait être appliquée aux villes de Puebla, de Guanajuato, et particulièrement de Français, Juárez, en agissant ainsi, veut donner le change à l'Europe.

Cinq cents Français résidant à Mexico, malgré la difficulté de leur situation dans les circonstances présentes, ont protesté contre les mesures de l'imperceptible minorité des Français opposés à l'intervention, et sur lesquels une pression a été évidemment exercée. Voici le texte de cette protestation :

« Les soussignés, obéissant aux nécessités de leur situation à Mexico, et comprenant qu'il ne leur appartient pas de prendre une part active dans les questions et les événements qui s'agitent en ce moment, se sont abstenus de protester publiquement contre les insultes, les calomnies et les outrages insensés dirigés contre l'armée française, contre le Gouvernement de la France et ses représentants.

« Mais, ce que les soussignés considèrent comme un devoir impérieux, c'est de protester hautement contre l'étrange prétention de certaines personnes de se présenter comme les organes légitimes des idées et des sentiments de la population française à Mexico; c'est de protester énergiquement contre certaines publications, signées ou non signées, provoquées par des influences aujourd'hui bien connues, et destinées, y est-il dit, à éclairer le Gouvernement de la mère-patrie sur les véritables intérêts de la colonie française au Mexique.

« Les soussignés déclarent donc qu'ils repoussent toute espèce de solidarité avec les idées exprimées dans ces écrits; inspirés par le sentiment de la dignité nationale, autant que par le bon sens et la justice, ils attendent, pleins de confiance et d'espoir, l'accomplissement de la noble mission confiée à l'honneur et à la loyauté de la France.

« Mexico, mai 1862.

CHRONIQUE LOCALE ET DEPARTEMENTALE.

Nous avons annoncé la création d'une *Compagnie française des cotons algériens* qui nous paraît mériter à tous égards les sympathies de notre industrieuse contrée; nous lisons aujourd'hui dans le *Nouvelliste de Rouen* :

« Dans sa séance d'hier, la chambre de commerce de Rouen a entendu un rapport de son secrétaire sur la formation d'une société pour la culture du coton en Algérie. Cette société a pour titre *Compagnie française des cotons algériens*.

« La chambre de commerce a voté l'impression de ce rapport.

« Nous pouvons dire, dès à présent, qu'elle a souscrit 30 actions, 25,000 fr.

« Si nous sommes bien informés, indépendamment de cette souscription collective, MM. les membres de la chambre de commerce de Rouen auraient manifesté l'intention de souscrire individuellement. »

On sait que la fabrique de tulle de Calais et de Saint-Pierre vient d'obtenir à l'Exposition universelle de Londres 10 médailles et 6 mentions; mais ce que beaucoup de personnes ignorent, c'est que cette industrie occupe dans les villes de Calais et de Saint-Pierre près de dix mille personnes.

La supériorité incontestable et déjà reconnue des tulles de coton français sur les anglais a été constatée, une fois de plus, de l'aveu même des membres du jury anglais. Celle des tulles de soie qui pouvait être contestée à la dernière exposition, ne fait plus le moindre doute maintenant. A chaque récompense est jointe une mention particulière motivant la décision du jury. Parmi les plus flatteuses nous avons distingué celles de MM. Brunot et Lefebvre, L. Houette, Herbelot et Genet, et Topham frères.

Chaque jour, il embarqué et débarqué à Calais de cinq à six cents personnes. Le 17, à deux heures après-midi le paquebot du Chatam railway *Sapphire* arrivait de Douvres avec 247 passagers, parmi lesquels les musiques de gendarmerie et des

zouaves de la garde impériale revenant de Londres.

Le correspondant particulier, à Londres, du *Journal des Instituteurs*, dans son rapport sur l'exposition française de l'enseignement, en ce qui concerne notre département, s'exprime ainsi :

« Nous devons signaler le département du Nord, qu'il faut presque toujours citer en première ligne lorsqu'il s'agit d'efforts en faveur de l'instruction primaire. Ce département est, celui qui a envoyé le plus de travaux exécutés par les élèves de ses écoles. On voit par la nature même de son envoi et par le soin qu'il y a apporté, qu'il avait pris l'initiative de la mesure. Il a fait exécuter, pour confier les travaux des élèves de chaque école, des portefeuilles tous semblables et indiquant la situation de l'école, le canton et l'arrondissement où elle se trouve. C'est un exemple que nous sommes heureux de proposer pour l'avenir à l'imitation des autres départements. »

Nous sommes en mesure d'ajouter que notre arrondissement mérite sa large part des éloges prodigués au département du Nord.

L'usage du foin nouveau présente, en quelques localités, des dangers sérieux, contre lesquels nous croyons devoir prévenir les habitants de la campagne.

On lit dans le *Journal de Maine-et-Loire* que les cinq chevaux de la brigade de gendarmerie de Clisson, nourris depuis quelques jours avec du foin récemment recolté, ont été pris en même temps d'une maladie à laquelle deux ont déjà succombé, sans qu'on ait beaucoup d'espoir de sauver les trois autres.

Un ouvrier de Maubeuge a été arrêté dernièrement dans cette ville, la veille de son mariage, pour purger une condamnation à dix ans de réclusion, prononcée contre lui par contumace.

Cette arrestation, dit l'*Impartial du Nord*, est le résultat d'une erreur. Voici ce qui s'est passé :

« Gilliard, c'est le nom de cet ouvrier, est rentré depuis un an environ du service militaire. Par une circonstance qu'on ne connaît pas encore, et que la justice éclaircira sans doute, Gilliard n'a pas reçu le congé ni le certificat de bonne conduite auxquels il avait droit. Ces pièces sont tombées en d'autres mains. Celui qui est parvenu à se les procurer est rentré sous son nom comme domestique dans une maison à Roubaix. Au bout de quelque temps, le faux Gilliard disparaissait, emportant une somme d'argent, 4 à 5,000 fr. environ, volée à son maître.

« La justice a été saisie de cette affaire, et, au mois de mai dernier, la cour d'assises de Douai prononçait contre Gilliard, par contumace, une condamnation à dix ans de réclusion. Pendant que tout cela se passait, le condamné vivait fort tranquillement à Maubeuge, qu'il n'avait point quitté depuis sa rentrée du service militaire.

« Il allait même s'y marier lorsqu'on est venu le déranger à propos de cette affaire. Ce n'est qu'un instant avant le mariage que son arrestation a eu lieu. Comme Gilliard est originaire de Maubeuge, on a après l'arrêt de la cour d'assises, expédié de Douai une note au parquet d'Avesnes pour être inscrite aux casiers judiciaires de l'arrondissement. Au greffe d'Avesnes on n'a pas trouvé la naissance de Gilliard qui a été omise sur les registres de l'état-civil. On a alors transmis la note de Douai à M. le commissaire de police de Maubeuge pour avoir de nouveaux renseignements. Ceux contenus dans la note se rapportant en tous points à la personne de Gilliard, on l'a naturellement mis en état d'arrestation.

« Après avoir été détenu quelque temps à la maison d'arrêt d'Avesnes, Gilliard qui,

bien entendu, protestait de son innocence, a été conduit à Douai pour être confronté avec son ancien maître. Appelé aussitôt, celui-ci a déclaré qu'il n'avait jamais vu Gilliard, et que ce n'était pas lui qui avait commis le vol. Sur cette déclaration, Gilliard a été mis en liberté. Il est revenu ici depuis quelques jours et il est probable qu'il pourra reprendre et mener à bonne fin son mariage, si malheureusement interrompu.

« On ne s'explique pas bien comment tout ceci s'est passé.

« Il faut espérer qu'un nouvel arrêt viendra bientôt réhabiliter Gilliard, condamné si innocemment.

« Quant au vrai coupable, on ne sait ce qu'il est devenu. »

Le chemin de fer du Nord a organisé, pour le dimanche 20 juillet, un train de plaisir pour Calais :

2^e classe, 5 fr.; 3^e classe, 4 fr. (Aller et retour compris.)

Aller.

Départ de Tourcoing, le 20 juillet, à 6 h 55
— Roubaix, à 7 03
— Lille, à 7 30
— Armentières, à 8 02
— Bailleul, à 8 19
Arrivée à Calais, à 10 25

Retour.

Départ de Calais, le même jour, à 7 45
Arrivée à Bailleul, à 9 45
— Armentières, à 10 05
— Lille, à 10 40
— Roubaix, à 11 30
— Tourcoing, à 11 35
Pour toute la chronique locale, J. RENOUX.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture.	le 13	le 19	hausse	baisse
3 % ancien.	68.30	68.35	5	»
3 % nouveau.	néant.	néant.	»	»
4 1/2 au compt.	97.60	97.70	10	»

Tribunaux.

Le tribunal de la Seine, sous la présidence de M. Champy, a rendu un arrêt duquel il résulte que le photographe qui justifie être propriétaire d'un portrait photographique, a, contre les reproducteurs, une action tant en dommages intérêts qu'en confiscation des épreuves contrefaites, encore que la contrefaçon ne serait que partielle, et qu'elle aurait eu seulement pour but de former un ornement accessoire à des enveloppes de boutons.

INDUSTRIE ET COMMERCE

BULLETIN COMMERCIAL.

ROUBAIX. — Les affaires ont encore présenté, cette semaine, beaucoup d'animation.

Les articles courants, reps et tartanettes, sont encore les plus recherchés. Les prix sont très fermes et nous pouvons même constater une hausse sur quelques qualités.

Il s'est aussi traité quelques affaires importantes en lainage. La fabrication des articles nouveaux est très en retard et ce ne sera que vers les premiers jours d'août qu'on pourra compléter les assortiments.

La hausse des cotons a décidé quelques fabricants à produire des articles façonnés en pure laine dont le bas prix facilite l'écoulement.

Les cotons filés se maintiennent dans des prix élevés.

A Tourcoing, les affaires conservent une grande activité.

Les moulines fantaisie s'écoulent très bien; déjà plusieurs genres manquent totalement.

Les prix sont fermes.

LA VICOMTESSE DE LERCHY.

(La suite au prochain numéro.)

Quelque ce compliment sortit de la bouche d'une enfant, Elise rougit.

« Tiens, s'écria Céline, voilà que tu deviens rouge, mais pas comme maman Lucie; tu n'as pas l'air fâché, toi; tu es encore plus jolie ainsi; elle, elle était bien laide quand elle plissait son front et... »

— Chut! plus un mot de cela! dit sévèrement Elise. Je veux que tu la respectes autant que moi. Vite au piano!

Et, tout en guidant sur les touches les doigts mignons de la petite fille, Elise se mit à réfléchir à ce qu'elle venait d'entendre. Quoi! sa belle-sœur était donc jalouse d'elle, jalouse de sa figure, jalouse de l'affection que lui portaient les enfants! Cette découverte inattendue l'affligea beaucoup. Malgré la justesse de son esprit observateur, elle n'avait point deviné jusque là ce qui se passait en Lucie. On juge presque toujours les autres d'après soi-même, et une âme pure et généreuse ne soupçonne pas en autrui les mauvais sentiments, qui lui sont étrangers. Cette candeur et cette confiance sont un bonheur tant qu'elles n'ont pas été déçues; mais il est cruel de reconnaître, chez ceux avec qui nous vivons, l'absence de cette bonté de cœur ou de cette noblesse de caractère que nous nous plaisions à leur attribuer.

LA VICOMTESSE DE LERCHY.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS. Cors, œils-de-perdrix, oignons, durillons, sont guéris en peu de jours avec le TOPIQUE SAISSAC. Il ôte la douleur de suite, fait tomber la racine. — 24,000 certificats et lettres de remerciements attestent son infailibilité. Paris, 18, rue Fontaine-Molière. Chez M. Coille, pharmacien, Grande-Place, 24, à Roubaix.

toujours ma mère à chérir et à soigner. — Et la mère te quitte pour retourner encore auprès de son autre fille! Oh! que tu dois m'en vouloir! Mais Clotilde a si grand besoin de moi; sa petite Elise est toujours frêle et malade, et tu sais qu'elle attend pour le mois de mars un surcroît de famille. Mais j'avais espéré au moins te ramener cette fois.

— Impossible, répondit Elise en secouant la tête; j'ai promis à mon frère de rester pour aider sa femme de mes conseils. Ne t'inquiète point de moi, chère maman; tu sais bien que je ne te reprocherai jamais ton amour et la sollicitude pour Clotilde. La mission qui t'appelle là-bas est aussi sainte à mes yeux que celle qui me retient ici; ne s'agit-il pas, d'un côté comme de l'autre, des enfants d'un frère et d'une sœur?

— Elise, Elise, plus je t'écoute, plus mon cœur saigne à l'idée d'une nouvelle séparation; les paroles sont douces et encourageantes comme si le Ciel même parlait par la bouche!

Elles furent interrompues par la visite de Lucie et de sa mère, qui, prévenues par Maurice de l'arrivée de M^{me} Herbelin, s'empressèrent de venir le voir. On passa la soirée ensemble; puis, quand les dames Vermon se furent retirées, M^{me} Herbelin dit à sa fille :

« J'ai beaucoup observé la fiancée de Maurice; elle me paraît aimable et bonne; mais je la trouve bien jeune, bien enfant pour un homme de l'âge de ton frère; et puis mon retour dans cette maison, pour la première fois depuis la mort de Suzanne, a si vivement réveillé en moi son souvenir, qu'il me semblait la voir assise là, et que cet image eclipsait Lucie et la rendait insignifiante à mes yeux.

— Ah! répondit tristement Elise; ne comparons personne à Suzanne; nous ne serions jamais satisfaites.

Le surlendemain jour du mariage, rien n'égalaît la joie de Lucie, l'orgueil de sa mère et le contentement plus modeste, mais non moins profond, de son excellent père. Maurice était heureux, mais calme et même grave; ce n'était plus les impressions si vives, les transports d'amour de ses premières noces; l'homme fait avait remplacé le jeune homme. Et pourtant il fixait sur sa femme des regards qui semblaient lui promettre une affection et une indulgence sans limites.

Comme toutes les mères en pareille circonstance, M^{me} Herbelin, doucement emue, partageait le bonheur de son fils et appelait sur cette nouvelle union la bénédiction céleste. Refoulant au fond de son cœur et regrets et inquiétudes, Elise jouissait de la joie des autres et se montrait charmante de gaieté et d'attentions pour tous, car le repas de noces se donnait chez Maurice, et elle en faisait les honneurs à peu près seule, avec sa grâce habituelle. C'était, de la part des invités, un concert unanime de louanges sur sa beauté, ses manières, sa toilette, aussi simple qu'élégante et de bon goût. Un observateur attentif aurait vu plus d'une fois ces éloges provoquer la rougeur du front de la mariée, un peu empruntée encore sous sa riche parure, malgré les leçons de sa mère.

Une huitaine de jours après, M^{me} Herbelin et Albert repartirent pour l'Espagne. La mère et la fille échangeèrent de longs et touchants adieux. La première surtout sentait son cœur se briser. Une voix secrète lui disait que son Elise ne serait pas heureuse, et elle éprouvait comme un re-

mords de l'abandonner. Elle lui avait bien réitéré ses instances pour la déterminer à la suivre; mais, avec cette fermeté douce qui impose et persuade, Elise avait refusé de nouveau, et, en embrassant sa mère au moment de la quitter, elle affectait encore une confiance qui était bien loin de son âme. Elle souriait à travers ses larmes, et se souriait rendait un peu de calme et d'espoir à la pauvre mère.

De retour chez son frère après avoir conduit les voyageurs à la station, Elise pleura longtemps; puis elle se mit à genoux pour remercier Dieu qui l'avait fait triompher de la dernière épreuve: les prières et les larmes maternelles.

CHAPITRE XVIII.

« Qu'as-tu donc, Céline? » demandait Elise, tout étonnée de trouver sa petite nièce en larmes, un matin qu'elle entra dans la chambre d'études pour lui donner ses leçons comme à l'ordinaire.

Au lieu de répondre, Céline se mit à sangloter plus fort, en se cachant le visage dans son tablier. Elise s'assit, la prit sur ses genoux, et la pressa de questions.

Enfin la petite fille se calma et lui dit le sujet de son chagrin.

« C'est maman Lucie qui m'a grondée! — Et pourquoi cela? Tu l'avais mérité, sans doute? »

— Non, non, je t'assure.

— Allons, raconte-moi ce qui s'est passé.

— Tantôt elle a voulu m'emmener à la promenade, et comme j'ai dit non, elle s'est fâchée.

— Pourquoi lui as-tu dit non? »

— Parce que je voulais venir prendre ma leçon de piano avec toi.

— Tu as eu tort; il faut obéir à maman Lucie.

— Mais j'ai cru que tu ne serais pas contente, si je ne prenais pas ma leçon.

— Je te l'aurais donnée l'après-midi, à l'heure de la recreation. Une autre fois, tu diras oui quand maman Lucie voudra t'emmener.

— C'est que, vois-tu, petite mère, j'aime bien mieux sortir ou me promener au jardin avec toi; j'aime mieux aussi étudier mon piano, lire ou écrire, qu'être auprès de maman Lucie.

— Pourtant, Céline, elle est bien contente quand tu es gentille avec elle. Je croyais, moi, que tu l'aimais beaucoup.

— Plus maintenant, répliqua la petite en secouant la tête.

— C'est mal, ce que tu dis là. Pourquoi ne l'aimes-tu plus?

— Parce que voilà deux ou trois fois qu'elle se fâche quand je parle de toi. Hier, je disais qu'à la noce il y avait bien des jolies dames, mais que tu étais la plus belle et la mieux habillée de toutes. Eh bien, elle est devenue toute rouge, et elle m'a regardée d'un air si méchant que je me suis sauvée bien vite.

— Tu t'es trompée, j'en suis sûre; elle ne pouvait pas être fâchée pour cela. Mais, à l'avenir, ne dis plus de choses pareilles, car ce ne serait pas la vérité; Lucie est pour le moins aussi jolie que moi.

— Non, non, petite mère; il n'y a personne qui te ressemble. Tu es aussi belle que la Vierge du grand tableau que tu m'as montré l'autre jour dans la chambre de grand-maman.

Elle voulait parler d'une copie extrêmement habile d'une madone de Raphaël.